



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 31, No. 1/2 (1934), pp. 172-176

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527062>

Accessed: 05/02/2011 05:13

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

P. 187: Les jeunes "mignons" des cafés tures d'Asie Mineure et de Syrie sont désignés par Mainwaring sous le nom de "Bardashes". La finale semble indiquer un nom d'agent en -ċi; s'agirait-il de *bardaqċi, en songeant à une origine turque du mot russe *bardak*, "bordel"? Je n'ai pas fait de recherche à ce sujet.

Sir E. D. R. a reproduit une partie de la *Carte de Perse* de G. de l'Isle, parce qu'il y a plusieurs noms du récit de Pinçon qu'il n'a retrouvés que là; je crois qu'en fait c'est à cette relation même que G. de l'Isle les a empruntés, quitte à les situer sur sa carte assez arbitrairement.

Dans sa *Bibliographie* (pp. XXIX—XXXVIII), Sir E. D. R. n'a pas hésité à reproduire, avec leurs particularités orthographiques, des titres de 15 lignes; il eût valu d'indiquer aussi le format et le nombre de pages.

Paul Pelliot.

Edward J. THOMAS, *The History of Buddhist Thought*, Londres, Kegan Paul, 1933, in-8, XVI + 314 pages, avec 4 pl.; 15 sh.

Dans la collection *The History of Civilization* dirigée par M. C. K. Ogden, aucune place ne semble avoir été prévue pour la civilisation chinoise, encore qu'on ait incorporé à la collection une réédition du mauvais livre de E. H. Parker, *A Thousand years of the Tartars*. Par contre le bouddhisme y a reçu un traitement presque de faveur, avec *The Life of Buddha* et *The History of Buddhist thought*, tous deux dus à M. E. J. Thomas. Comme dans son précédent livre, M. Th. se montre ici très au fait de ce qui a été écrit sur son sujet; c'est l'essentiel, car, pour embrasser en 300 pages un domaine si vaste, on ne pouvait attendre de lui une œuvre vraiment originale. Mais la synthèse est bien faite, et la présentation très claire.

La bibliographie des pp. 293—300 est suffisamment copieuse; on s'étonnera un peu, alors que des travaux secondaires sont cités,

de ne pas trouver la mention, p. 295, du *Catalogue du Tanjūr* de P. Cordier, non plus qu'à la p. 297 celles du *Mahāyānasūtrāṅkara* de S. Lévi ou du *Sūtrāṅkara* de E. Huber; et la traduction de Hiuan-tsang par Stanislas Julien demeure supérieure à celle de Beal, que M. Th. cite seule pp. 297—298. Quant à la chronologie, M. Th. en donne une à la p. xvi, mais qui est exclusivement celle du bouddhisme de Ceylan (Buddha né 563 av. J.-C., † 483; règne d'Asoka, 269—237, etc.); il eût valu d'indiquer ici les réserves que comportent ces dates, puisqu'aussi bien M. Th. lui-même ne leur accorde dans la suite de son texte qu'une créance limitée. Une objection plus grave est que toute l'histoire du bouddhisme en Indochine, en Asie Centrale, en Chine et au Japon est retracée dans un chapitre de 12 pages intitulé "Buddhism and modern thought" (pp. 249—260); c'est vraiment un peu maigre, et on voit que l'auteur était là moins à son aise que sur le domaine des textes sanscrits et surtout pāli.

Ces réserves faites, et elles sont légères, le livre est parfaitement digne de la collection qui l'a accueilli; il sera très lu, avec grand profit. Voici quelques remarques de détail:

P. 69: La question de la Roue de la Vie, en particulier sur une fresque d'Ajanṭā, a fait l'objet d'une étude spéciale de M. Przyluski dans *JA*, 1920, II, 313—331; il y aurait d'ailleurs beaucoup à y ajouter.

P. 85: A propos de la mention des Yona dans le *Majjhima* et dans les édits d'Asoka, M. Th. dit: "There is no reason to connect the Yonas directly with the Greeks, though the name (Yavana) is the name by which the Persians knew them." J'avoue ne pas comprendre. Quand, à la p. 153, mention est faite, d'après les édits d'Asoka, du "roi Yona Antiyoga (Antiochus II de Syrie)", c'est bien cependant des Grecs qu'il s'agit, encore qu'Asoka se vante en

représentant le roi Séleucide, comme d'ailleurs Ptolémée II d'Égypte et d'autres, parmi ceux chez qui il a fait triompher la religion.

P. 89: Il est dit dans un texte pāli que des gens "not being able to meditate compiled books (the three Vedas, says the commentary)". Et, sur le mot "books", M. Th. ajoute en note: "*Gantha*, something tied together, i.e. the bundle of palm-leaves forming a book. Apart from the anachronism of thus describing the Vedas, it is an indication of the late origin of the legend itself." Ici encore je ne comprends pas bien. C'est le commentaire seul qui parle des "trois Veda", non sans raison d'ailleurs. Mais, dès qu'on a écrit dans l'Inde de civilisation aryenne, on a dû se servir de *gantha*. En quoi l'introduction de ce mot peut-elle servir en elle-même à dater le fond de la légende?

P. 174: Les "Yue-chi Tatars" ne devraient pas se rencontrer sous la plume d'un historien, même d'un historien des idées et des doctrines.

P. 178: "Career" is *yāna*. This was first pointed out by Dr. Dasgupta. There is no reason to translate it "vehicle", merely because Burnouf did so nearly a century ago." Mais la traduction par "véhicule" n'est pas un héritage pur et simple de Burnouf. *Theg-pa* en tibétain (ancien), *kūlgān* en mongol, 乘 *cheng* en chinois, qui sont les traductions constantes de *yāna*, signifient au propre "véhicule", "moyen de transport".

P. 188: M. Th. dit que le "six syllabled spell" mentionné dans le *Divyāvadāna* (p. 613) se réfère probablement à *Oṃ maṇipadme hūṃ*; rien ne me paraît moins certain. La formule *Oṃ maṇipadme hūṃ* n'est pas attestée avant les environs de l'an 1000, et il y a déjà dans le *Canon chinois* une "*dhāraṇī* en six syllabes", qui a été traduite dès avant 420, et plusieurs fois par la suite (cf. Nanjiō, nos 331, 340, 341, 347, 363), mais qui n'est pas *Oṃ maṇipadme hūṃ*.

P. 189: La question des noms chinois d'Avalokiteśvara est plus complexe que la note de M. Th. ne le donnerait à penser.

P. 194: "Avalokiteśvara has some of the features of Śiva." Je le crois tout à fait, et ceci pourrait même être accentué. Dans le plus ancien art bouddhique chinois, la transition iconographique de Śiva à Avalokiteśvara est presque insensible.

P. 237: Je ne suis toujours pas convaincu que Vasubandhu ait vécu "in the second half of the fifth century A.D." Mais c'est une trop grosse question pour l'aborder ici.

P. 250: Il est bien inutile, dans un ouvrage comme celui-ci, de rappeler le rêve de Ming-ti (non "Min-ti"), après les travaux de M. H. Maspero et les miens. Même en parlant de "légende", c'est donner à la date de "A.D. 68" une importance qu'elle n'a pas, alors que nous avons quelques données authentiques aussi anciennes et même plus anciennes.

P. 253: "The Zen school, which was brought to China from south India by Bodhidharma in the sixth century". Encore une légende; je me permets de renvoyer sur cette question à *T'oung Pao*, 1923, 253—261.

P. 261: "Isaac Jacob Schmidt, ...a scholar whose great merits have never been fully recognized." En vérité? Mais on a donné à Schmidt presque plus que son dû. Schmidt, à côté de ses mérites qu'on a souvent prônés, a eu d'étranges partis-pris, et Yule (Yule-Cordier, *Marco Polo*, I, 239), n'a pas hésité à l'appeler "that cranky Orientalist".

P. 278: "The *Po-lo-yen* is probably the *Pārāyana* of the *Suttanipāta*...". Sur tout ce passage, voir S. Lévi, dans *JA*, 1915, I, 418 et ss.; 1916, II, 34. M. Th. y trouvera également que "Ku-i" (= 句義 *Kiu-yi*) n'est pas "Vyākaraṇa", mais *Arthapada* ou *Arthavarga*.

P. 279: La composition du "*Damamūka*" (titre sanscrit fantaisiste)

s'est faite dans des conditions différentes de celles qu'imagine M. Th.; cf. en dernier lieu à ce sujet *T'oung Pao*, 1929, 256—263.

P. 298: "Hwai li" et "Yen-tsing"; lire "Hwei-li" et "Yen-ts'ung".

Paul Pelliot.

G. J. RAMSTEDT, *Die Palatalisation in den altaischen Sprachen* (dans *Ann. Acad. Scient. Fennicae*, sér. B, XXVII [1932], 239—251.

Important travail où M. R. étudie la probabilité de consonnes de la classe forte semi-palatalisées dans l'altaïque ancien, ou tout au moins en mongolo-turc. Comme à l'ordinaire, l'article est plein d'étymologies ingénieuses, et le coréen, rattaché nettement à l'altaïque par M. R., y joue un rôle de plus en plus grand; parmi les rapprochements frappants est celui de coréen *palmak*, "souliers portés par les nobles", avec turc *bašmaq*, "soulier". Mais il reste que le chinois, fût-ce à travers le coréen, fournit parfois ici des étymologies que l'usage des mots dans le chinois classique ou même archaïque n'autorise guère jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, je signale, parmi les formes que M. R. tire du chinois: 1° 碟子 *tiê-tseu*, "assiette", > cor. *t'iep-si*, turc *täpsi*, mo. *tebsi*; j'ai naturellement pensé moi-même depuis longtemps à cette étymologie, et on peut supposer théoriquement une prononciation ancienne **d'iep-tsi* (ou **tiep-tsi*) du chinois *tiê-tseu*; mais il faut ajouter que c'est là un mot chinois vulgaire, sans état civil avant l'époque moderne, et pour lequel M. Karlgren s'est refusé à restituer une prononciation en moyen chinois. Cette objection, qui m'avait arrêté, ne tient plus depuis que je me suis aperçu que le mot *tie* est en réalité ancien et attesté avant les T'ang, mais qu'on l'écrivait alors 疊 *tie* (**d'iep*); cf. le *Ts'eu yuan*, sous ce dernier caractère. Il reste la question de l'ancienne initiale sonore du chinois rendue en turc par une sourde; il est peut-être parallèle à celui des anciennes initiales *t-* du turc que les Chinois ont